

prospérité de la nation, ont hâte aussi de connaître ce programme. Nous ne pouvons rester avec cette plaie financière de 4 milliard 400 millions de dette flottante. Et nous croyons que M. le ministre des finances s'empresera de rassurer le pays en lui faisant connaître les mesures non plus provisoires mais radicales qu'il doit prendre pour rétablir l'équilibre de nos budgets, combler un déficit qui dépasse 200 millions et diminuer une dette flottante qui est le double de ce qu'elle était à la veille des événements de 1848.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ÉTATS-PONTIFICAUX.

Marseille, 3 juillet.

D'après des lettres de Rome du 30 juin, il serait question de convoquer le concile œcuménique pour le 8 décembre 1868.

Les étrangers continuent d'affluer à Rome par toutes les lignes de chemins de fer. L'affluence à la basilique de St-Pierre était telle qu'une partie du clergé n'avait pas encore pu y pénétrer.

L'adresse des évêques ne contient aucune allusion politique; elle exprime seulement l'espoir que les princes reconnaîtront la nécessité pour le chef de l'Église de posséder la liberté du pouvoir et le pouvoir de la liberté (textuel). Les évêques déclarent adhérer à tous les actes du Saint-Siège et à son enseignement doctrinal contenu dans le *Syllabus*.

Rome, 2 juillet.

Le *Journal de Rome* publie le texte de l'Adresse des évêques au Pape. Ce document porte 537 signatures. Les évêques déclarent en premier lieu que leur réunion à Rome témoigne de leur attachement au Pape et au Saint-Siège. Cette réunion félicitera leur concordie. Ils disent que la nouvelle canonisation qui vient d'avoir lieu atteste la fécondité de l'Église. Tandis que les hommes s'exaltent devant les œuvres merveilleuses de l'industrie, Pie IX arbore la bannière triomphale des Saints et donne au monde entier l'avertissement de regarder aussi vers le ciel, d'où émane toute sagesse. Le Centenaire de Saint-Pierre montre l'immuabilité et la solidité du Siège apostolique. Les évêques renouvellent les vœux exprimés dans leur précédente adresse. Ils approuvent tout ce que le Pape a fait, tout ce que le Pape a dit; ils condamnent tout ce qu'il a condamné. Ils louent sa fermeté à défendre les droits du Saint-Siège, à combattre les erreurs, à dire la vérité à la face des puissants. Ils louent la fidélité du peuple romain au Saint-Siège; ils témoignent leur joie de la convocation d'un concile œcuménique qu'ils appellent une grande œuvre d'unité, de sanctification et de paix, destinée à donner à l'Église un nouvel éclat. Ils disent que les peuples et les princes doivent défendre la souveraineté temporelle du Saint-Siège, protéger les droits du Pape et veiller à ce que le Souverain Pontife puisse jouir de la liberté nécessaire pour l'exercice de son ministère apostolique.

Le Pape a remercié les évêques de leur nombreux concours à Rome. Il a déclaré que la sollicitude des fidèles pour la souveraineté temporelle du Pape en démontrait la nécessité. Il a ajouté qu'il était heureux de voir bien accueilli par les évêques son désir de convoquer un concile œcuménique qu'il voudrait ouvrir le jour sacré de la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie.

ITALIE.

Florence, 2 juillet.

La Chambre des députés a adopté aujourd'hui les articles du traité de commerce avec l'Autriche.

La commission chargée de l'enquête sur la situation de Palerme a déposé son rapport.

ESPAGNE.

Madrid, 2 juillet.

Le *Epoca* assure qu'il est question de réduire les intérêts de la caisse des dépôts et consignations.

Plusieurs amendements ont été proposés au projet relatif à la conversion des dettes amortissables.

HOLLANDE.

La Haye, 2 juillet.

Chambre des députés. — Répondant à une interpellation de M. Van den Putte, le ministre des finances confirme la demande de démission présentée par le ministre des colonies. Il ajoute que cette demande a été prise en considération par le roi. Il déclare que le gouvernement maintient ses principes et son programme actuels en ce qui concerne le régime colonial.

ALLEMAGNE.

Munich, 3 juillet.

D'après des avis de Vienne dignes de foi, le voyage de l'empereur d'Autriche à Paris serait ajourné jusqu'à nouvel ordre, mais nullement abandonné.

Dresde, 2 juillet.

Le roi est revenu hier soir. Aujourd'hui, la cour a pris le deuil pour trois semaines à l'occasion de la mort de l'empereur Maximilien.

Hier, près de Lugan, une mine de charbon ayant plus de 200 mètres de profondeur, s'est effondrée subitement. Plus de cent travailleurs sont ensevelis sous les décombres. On conserve peu d'espoir de les sauver.

PRUSSE.

Berlin, 2 juillet.

On lit dans la *Gazette de la Croix* : Si le Danemark refuse de donner des garanties pour les Allemands des districts à céder, et demande le suffrage universel, la Prusse ne se refusera pas à cette épreuve, mais elle aura soin que par ce vote les intérêts allemands ne soient pas manifestement lésés. La Prusse limitera le suffrage universel aux districts exclusivement ou notoirement danois, en faisant valoir les articles 18 et 19 du traité de Vienne, en vertu desquels les Allemands, dans les districts mixtes, conserveront pendant cinq ans le droit d'opter pour la nationalité danoise ou prussienne.

Berlin, 3 juillet.

Le prince royal de Prusse et le prince royal d'Italie sont arrivés, ce matin à 8 heures, à Posdam.

Le prince royal d'Italie est descendu au château. S. A. doit repartir vendredi prochain pour Saint-Petersbourg.

On assure que les congés pour les hommes qui ont deux ans de service, seront donnés dans la proportion ordinaire.

Il est d'autre part, notoire que les hommes de la réserve de cette année, qui ont accompli trois ans de service, seront renvoyés dans leurs foyers à la fin de juillet.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du *Journal de Roubaix*

Paris, 2 juillet.

La fête d'hier est le sujet de toutes les conversations; on commente le discours de l'Empereur; on lit avec curiosité la liste des récompenses. Je ne veux empiéter en rien sur le domaine que vous est réservé; vous jugerez à votre point de vue particulier les paroles impériales; je ne puis aujourd'hui comme toujours que vous transmettre quelques-unes des impressions qu'il est facile de saisir ici, et n'ai pas la prétention de proclamer que les jugements qu'on porte à Paris sont infaillibles et sans appel.

Ce qui frappe le plus l'esprit à la lecture du discours impérial, c'est la pensée philosophique et humanitaire qui s'en dégage; ce n'est pas seulement le manifeste d'un souverain, c'est encore et surtout le manifeste d'un penseur. A la vue des splendides carrosses et de la pompe officielle exposés aux regards de la foule, nous avons entendu des étrangers s'écrier :

« Nous voilà revenus grand siècle et aux magnificences de Louis XIV. » Étais-ce un blâme, était-ce un éloge? Je ne sais, mais quand on a lu le discours impérial, on comprend combien nous sommes loin de ce temps, où un homme pouvait dire sans outrecuidance : « L'Etat, c'est moi. » Remarque au contraire combien la pensée de l'Empereur s'élève au-dessus de toute préoccupation personnelle, et s'il parle de lui, il fait très-modeste son rôle dans le drame universel.

L'Empereur, comme homme et comme souverain, a beaucoup écrit et l'on sait que la science sociale a été principalement l'objet de ses études. Nous avons entendu depuis hier bien des gens dire : « Mais ce discours n'est pas aussi pacifique qu'on devait l'espérer; il y a même telle phrase qu'on peut considérer comme un avertissement à l'adresse de certaines ambitions étrangères et de ceux qui méconnaissent nos susceptibilités nationales; enfin s'il s'il glorifie les travaux de la paix, il ne nous rassure pas le moins du monde contre les éventualités belliqueuses, etc. » Il est bien évident que l'Empereur n'a voulu prendre aucun engagement politique; mais nous trouvons que son discours est admirablement approprié à la circonstance et est une belle page de haute et saine morale. Remarque surtout ce paragraphe qui gagne encore à être reproduit à part : « Dans ces grandes réunions qui paraissent n'avoir pour objet que des intérêts matériels, c'est toujours une pensée morale qui se dégage du concours des intelligences, pensée de concorde et de civilisation. Les nations, en se rapprochant, apprennent à se connaître et à s'estimer; les haines s'éteignent et cette vérité s'accrédite de plus en plus, que la prospérité de chaque pays contribue à la prospérité de tous. »

Je n'aime pas, par système, employer les formules laudatives à l'égard des princes, mais je ne puis m'empêcher d'admirer ces paroles quand je les compare au discours qu'auraient prononcés les souverains du bon vieux temps et que prononcent encore bon nombre de princes, rapportant tout, gloire, honneur et mérite, à la personne couronnée. On comprend que derrière le souverain dont les actes politiques peuvent être diversement appréciés, il y a un homme dont la pensée conçoit les besoins, les qualités et les défauts de l'humanité, et nous devons acclamer les vérités proclamées solennellement hier en face des représentants de toutes les nations.

De la fête elle-même, je n'ai rien ou presque rien à vous dire, car vous trouverez dans tous nos journaux les détails les plus complets. Les carrosses dorés, attelés de huit chevaux, avec les livrés étincelantes, traversant la foule entassée sur la place de la Concorde et les Champs-Élysées formaient un tableau magnifique : le sujet et le cadre étaient en harmonie. La nef du Palais de l'Industrie présentait un aspect féérique. Les souverains et les princes ont été chaleureusement accueillis. La curiosité du public était surtout excitée par la présence du Sultan : tous les regards se portaient vers lui; il n'en paraissait que faiblement ému. L'ymme de Rossini a produit un grand effet.

CH. CAHOT.

Paris, 3 juillet.

Voilà toutes les fêtes suspendues, pour ne pas dire terminées ! Le *Moniteur* rompt enfin ce matin le silence qu'il avait gardé au sujet de l'Empereur Maximilien : il constate que l'on n'a que des nouvelles non encore officielles; mais il faut qu'elles aient un caractère de vraisemblance pour que le journal du Gouvernement les ait accueillies et que toutes les réjouissances aient été contremandées. Beaucoup de gens ont supposé que la note du *Moniteur* avait surtout pour but de préparer l'opinion à recevoir la triste nouvelle qui clôt, d'une façon si désastreuse, une expédition dans laquelle la France a été engagée pendant plusieurs années. Ce sanglant dénouement arrive au moment où la discussion va s'engager au Corps législatif sur la question mexicaine. Que pourra dire l'opposition? Ses prévisions ne se sont que trop réalisées. Le Gouvernement reconnaît sans peine qu'il a été trompé et que ses espérances ont été déçues. D'ailleurs, l'expédition est terminée. M. Rouher a, par avance, indiqué la réponse que fera le Gouvernement, en disant hier, « qu'il avait avec douleur, mais sans hésitation » que l'entreprise a échoué. D'après lui, « c'est un point noir dans un tableau brillant. » L'opposition essaiera de démontrer que c'est une tache non pas seulement un point.

Dans le public, on plaint sincèrement le prince autrichien : on ne veut pas examiner pour le moment s'il a eu des torts politiques; on songe qu'il a voulu régénérer le Mexique, qu'il y consacrait tous ses soins et qu'il meurt parce que dans toutes les révolutions il y a des misérables qui n'obéissent qu'à leurs mauvais instincts. Les Juaristes ont exercé de terribles représailles qui ne peuvent profiter à l'honneur et à la prospérité du Mexique; elles peuvent, au contraire, avoir de funestes conséquences pour son indépendance.

Je vous engage à n'accueillir qu'avec réserves tous les bruits qui courent ici et dont je n'avais pas voulu tout d'abord vous entretenir. Naturellement on parle toujours de la dissolution éventuelle du Corps législatif; mais ce qui est plus grave, on s'entretient de dissentiments, de divergences d'opinion entre les chefs ou plutôt les plus élevés des dépositaires du pouvoir; ce serait un nouvel incident de la lutte entre les tendances libérales et les tendances conservatrices. Par conséquent, il est question d'un remaniement plus ou moins complet du cabinet : on cite les noms d'hommes arrivés et d'hommes qui veulent arriver. M. Em. Ollivier a eu, dit-on, une audience particulière de l'Empereur, et ses amis prétendent qu'avant peu il aura un portefeuille. Je n'en serais plus surpris pour ma part; je crois que M. Ollivier sera un jour ou l'autre ministre. Vous dire s'il fera un bon ou un mauvais ministre, c'est ce que je ne puis. Il a des partisans qui prétendent qu'il y a en lui l'étoffe d'un Cavour ou d'un Bismark. Voilà qui surprendrait bien des gens. MM. de Cavour et de Bismark ont eu ce que j'appelle une idée fixe : ils s'étaient marqué un but. Dès leurs premiers pas politiques, on a pu deviner où ils allaient; M. Em. Ollivier a-t-il une idée fixe? Jusqu'à présent nous n'en savons rien.

CH. CAHOT.

Paris, 3 juillet.

Vous aurez sans doute remarqué le passage du discours de M. Rouher où se trouve une sorte de défense anticipée de la loi militaire. On a voulu voir dans ce fait la preuve de la volonté du Gouvernement, de présenter cette loi à la discussion de la prochaine session. Et il paraît bien évident que la majorité serait disposée à la voter.

Le monde financier n'a pas attribué au discours de l'Empereur une signification nettement pacifique : les dispositions de la spéculation sont mauvaises; notre mar-

ché se trouve engagé dans un mouvement de baisse. La rente elle-même se trouve entraînée. On regarde avec quelque inquiétude du côté de l'Allemagne; et il n'est pas suffisamment prouvé que la France et la Prusse soient d'accord pour l'exécution du traité de Prague. Des nouvelles inquiétantes arrivent d'Espagne : on ignore la portée du mouvement insurrectionnel qui a éclaté dans le centre de la Péninsule. Les obligations mexicaines dégringolent à 125 fr.

La *Revue des Deux-Mondes* publie une lettre du prince Napoléon qui affirme de nouveau ses idées sur la liberté de la presse.

P. S. On ne conserve plus cette appréhension d'aucun doute sur la nouvelle de l'exécution de Maximilien. On assure que la Cour des Trésoriers a pris aujourd'hui le deuil pour un mois, comme presque toutes les cours de l'Europe.

CH. CAHOT.

La Chambre de commerce d'Audenarde (Belgique) vient de publier le rapport général sur la situation du commerce et de l'industrie, dans son arrondissement pendant l'année 1866. Nous lui empruntons les renseignements suivants :

INDUSTRIE COTONNIÈRE.

Le tissage de coton est l'industrie qui a pris, dans ces dernières années, le plus de développement dans notre ressort. Renaix et sa banlieue en sont le centre principal. Audenarde, Leupeghem et Eliehem possèdent aussi quelques fabriques de tissus de coton. Il est impossible de constater, avec exactitude, l'importance actuelle de cette industrie dans son ensemble. En effet, le coton sert à la confection d'une grande variété d'étoffes, où il entre tantôt pur, comme dans les cotonnades, les cotonnettes, les piloux, les mouchoirs, etc.; et tantôt mélangé, comme dans les molletons, les étoffes à pantalon, etc. Cependant, quant à Renaix où s'est concentrée cette industrie, nous avons quelques données approximatives : 61 fabricants y occupent ordinairement 5,477 tisserands, tant en ville que dans les communes environnantes. Comme chaque métier doit avoir un épouffeur, cette industrie y occupe environ 6,354 ouvriers. Le produit annuel d'un métier étant calculé à 3,500 francs, la fabrication du coton et des tissus mélangés représente pour la ville de Renaix seule 11,119,500 fr. par an. Sur cette somme, 1,800,000 francs sont payés en salaire.

La reprise que nous constatons, l'année dernière, dans cette branche importante de l'industrie ne s'est pas maintenue en 1866. Les causes qui ont si déplorablement agi sur l'industrie en général, ont provoqué, pour la fabrication des articles de coton, une stagnation presque absolue.

INDUSTRIE LAINIÈRE.

La fabrication des étoffes de laine rase, dont l'introduction dans le pays ne remonte qu'à une quinzaine d'années, prend à Renaix un développement lent mais progressif. Cette industrie a eu moins à souffrir que l'industrie cotonnière. Le rude hiver que nous avons eu à subir a été favorable à l'écoulement de ces produits, quoique la situation générale ait rendu sa position tout aussi difficile que pour les autres branches de la production.

Nous ne pouvons déterminer le nombre de bras qu'occupe la spécialité des tissus de laine pure, car les trois quarts des fabricants de Renaix travaillent simultanément la laine et le coton.

DENTELLES.

Une certaine amélioration s'est manifestée dans l'industrie dentellière, surtout pour les qualités inférieures. C'est particulièrement dans les cantons de Nederbrakel et de Hoorbeke-Sainte-Marie que nous avons constaté cette reprise.

La belle dentelle noire, dite *point de Grammont*, qui, pendant la durée de la

chevelures pendues à leurs ceintures, mais je n'ai vu aucun prisonnier dans leurs rangs. Ce même Mac Gable avait poursuivi Marianne Abbot de son infâme passion, et c'est pour se venger des refus de cette noble fille qu'il a fait tout cela. Je crois même que c'est lui qui a tiré le coup de fusil qui a blessé la malheureuse enfant, quand je la tenais déjà dans mes bras, espérant la sauver avec moi en me jetant à la nage. Je te le jure, Dick, je ne prendrai pas une heure de repos jusqu'à ce que ce renégat de Mac Galbe ne m'ait payé le mal qu'il lui a fait.

— Bien, Jim, et moi aussi. Je m'unis à toi pour l'accomplissement de cette sainte vengeance, dit son ami en lui pressant la main. Donnons-lui la chasse : il a assez tué de nos frères, il faut en finir une bonne fois avec ce chien enragé.

— Oui, oui; mais avant, au risque de leur briser le cœur, il faut que j'aie informé les parents de Marianne et Mansfield de son lamentable sort. Oh! j'aimerais mieux être brûlé vif, ou tué d'une balle que de faire cette triste commission, mais il le faut... oui... il le faut.

— Et tu pars maintenant?

— Oui, tout de suite. Aussitôt que je les aurai vus, je reviendrai.

— Bien; je t'attendrai là-bas, au fort.

— Et après, Jim?

— Après, ami, nous nous mettrons en

chasse, ajouta Peterson d'une voix sourde.

Sur ce, les deux chasseurs se séparèrent et s'éloignèrent chacun dans une direction différente.

IV

FAIBLE ESPÉRANCE.

Il y a des scènes sur lesquelles il est impossible de s'arrêter, parce qu'elles produisent des émotions qu'aucune plume ne saurait décrire, et qu'aucune imagination ne saurait concevoir. Quand Peterson, le coureur des bois, eut appris aux parents de Marianne le sort affreux par lequel, probablement, elle avait terminé ses jours, le choc fut terrible; la mère s'évanouit, et pendant plus d'une semaine elle fut entre la vie et la mort. Le père reçut le coup comme un chêne frappé par la foudre — ferme et sans fléchir, mais la douleur qu'il ressentit, si dissimulée qu'elle fût, devant sa femme, n'en fut que plus violente; chez tous deux le cœur était brisé, et dès lors ils sentirent qu'ils n'en reviendraient pas.

Russel Mansfield supporta cette grande affliction comme un homme. Il se contenta en présence des autres; mais, quand il fut seul, il s'abandonna à tout son désespoir. Mais ne nous arrêtons pas plus long-

temps sur cette scène navrante, avançons plutôt dans notre récit.

La résolution d'Abbot d'émigrer plus loin vers l'Ouest, loin d'être affaiblie par cette catastrophe, n'en fut que plus affermie. Il eût peut-être été bien embarrassé de donner une explication de sa détermination. Nous savons tous que quand la mort atteint un être qui nous est cher, il est difficile de se persuader de la réalité de son malheur : nous ne pouvons l'admettre, et il faut du temps pour nous convaincre de sa réalité; il nous reste toujours un singulier doute, une faible lueur d'espérance; nous ne pouvons croire à la mort. Nous nous figurons que par la puissance de la médecine, l'objet de notre amour nous sera rendu. Même au bord de la fosse, nous conservons encore quelque temps cet espoir. Il y a des moments où nous donnons carrière à notre imagination et où nous nous berçons d'espérances et de rêves qui nous font croire que nous avons retrouvé l'être que nous pensions avoir perdu.

Ceux qui ont subi la triste expérience à laquelle se trouvaient soumis Abbot et sa femme, comprendront les sentiments qui les agitaient après cette scène de désolation, et apprécieront les motifs qui les poussaient plus que jamais à émigrer. La détermination de Mansfield était également fortifiée par le même ordre d'idées,

malgré l'opposition de ses parents qui refusaient de l'accompagner, ainsi que ses infortunés amis. D'autres familles, qui devaient faire partie de l'expédition, se dédirent également, de sorte que la caravane menaçait de devenir si exigüe, que les craintes alléguées par les déserteurs devenaient d'autant plus fondées. Peterson avait confié à Mansfield son intention, partagée par Dick, de courir à la recherche du renégat Mac Gable. Celui-ci accueillit avec chaleur la proposition de les rejoindre, ou de se tenir à portée de recevoir sans délai la nouvelle de leur succès.

Un deuxième bateau quitta donc, par une matinée de septembre, le village dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Cette embarcation portait seulement quatre familles, dont le jeune Mansfield faisait partie; elle jout, pendant tout le voyage, du temps le plus favorable, et arriva sans encombre à sa destination. Peu avant leur arrivée à la Scioia, cependant, on fit une tentative désespérée pour les attirer sur le rivage. Mais Mansfield, convaincu que ce ne pouvait être que Mac Gable en personne qui essayait de les séduire à leur tour, prit en main son fusil dans l'intention d'expédier le tentateur. Mais le malin démon était trop fin pour notre jeune apprenti chasseur, et, se méfiant de quelque chose, il se déroba avant même que Mansfield pût l'ajuster. Néan-

moins, notre jeune homme avait fait feu, et sa balle rasa de si près l'ennemi, que celui-ci mit fin à ses sinagées. L'embûche éventée, les Indiens sortirent de leurs cachettes et répondirent par une volée de coups de fusil. Une quarantaine de balles atteignirent le bateau, où sifflèrent par dessus la tête des voyageurs, mais sans leur causer d'autre dommage.

La colonie, destination de nos émigrants, était située à quelques milles plus bas sur l'Ohio. Ils arrivèrent en vue de cet établissement vers le milieu de l'après-midi. Comme Peterson avait prévenu les colons de l'arrivée de nos voyageurs, ils étaient attendus et reçurent l'accueil le plus cordial. Le bateau fut amarré en lieu sûr, et, grâce à la bienveillance et à l'activité des colons, l'équipage et les bagages furent transportés à terre avec une incroyable promptitude. Le bateau lui-même fut amené le plus près possible sur la grève et dépecé; ses débris furent transformés en bois de construction.

(La suite au prochain numéro.)

EDWARD S. ELLIS.